

Nord-Pas-de-Calais

Le Chercheur de l'année

Isam Sharour, vice-président recherche de l'université de Lille

Moine universitaire de la recherche

Il aime la recherche : enseigner et influencer pour que la France soit à la hauteur de la compétition internationale. Plus précisément en génie civil.

Il a formé 2 000 étudiants, dirigé cinquante thèses et aime garder le contact avec ceux à qui il a transmis sa passion de la recherche et de l'acquisition permanente de la connaissance, notamment dans le domaine des sols et leur liaison avec les structures. Isam Sharour incarne, au vu d'un curriculum vitae de deux pages, le goût du savoir. Pur produit de la méritocratie, il a gagné ses galons de chercheur émérite grâce à sa passion. La passion d'apprendre, la curiosité toujours en éveil, le souci d'avoir une vision panoramique des disciplines qui l'occupent en voyageant beaucoup. Son parcours démarre loin de la région Nord-Pas-de-Calais. En Cisjordanie. Natif d'une famille d'artisans, rien ne le prédisposait à s'orienter vers les sciences. Si ce n'est que "très jeune, je me suis passionné pour l'espace, tout ce qui touchait aux domaines scientifiques", confie-t-il. Et d'avouer "je dépensais tout mon argent de poche en livres". A quinze ans, sa famille émigre en Jordanie. Dans la moiteur d'Aman, la capitale du



Son expérience multiple lui permet de mesurer les défauts français "au niveau de la compétitivité mondiale dans le domaine de la recherche."

royaume jordanien, il passe brillamment son bac scientifique. Dans le cadre d'échanges scolaires avec la France, il bénéficie d'une bourse d'études pour l'Hexagone. Direction Lille. Pour lui, "c'est une véritable bouffée d'air, car je peux amplifier mon goût pour le savoir grâce aux bibliothèques universitaires, à des professeurs extraordinaires". Les liens qu'il noue alors avec ceux qui lui enseigneront, il ne les défera jamais. En 1975, il effectue une préparation pour une école d'ingénieurs. En 1980, il se présente aux concours de l'Ecole des ponts et chaussées, des mines. Il réussit avec brio les concours d'entrée. Il choisit une option génie civil. Mais son cursus universitaire, mélange d'écoles d'ingénieurs et d'académies, ne s'arrête pas là. Un DEA à Paris VI, en mécanique, précède son doctorat à l'Ecole des ponts et chaussées qu'il achève en 1984. Ingénieur-chercheur à l'Institut du pétrole pendant un an, en 1985, il rejoint ensuite

l'Ecole centrale où il enseigne durant huit années. En 1997, il retourne à Lille, la ville où tout a démarré pour lui. Un poste de professeur en génie civil lui tend les bras. Bras qui vont également porter le titre de la direction de la recherche à Polytechnique, Lille toujours, d'un poste au CNRS et désormais le poste de vice-président

"La recherche fondamentale, celle qui prend des risques mais qui est extrêmement payante lorsqu'on réussit, est la clé de l'avenir."

de l'université de Lille. Son expérience multiple lui permet de mesurer les défauts français "au niveau de la compétitivité mondiale dans le domaine de la recherche". Il déplore notamment que les entreprises recrutent "dans les grandes écoles alors que le monde a changé. Aux Etats-Unis, la position de doctorant est très bien vue alors qu'en France, ce n'est pas le cas". Le pôle de compétitivité dont il s'occupe lui offre un point de vue sur ce que la France doit faire pour se relever dans

cet univers très concurrentiel. "Les pôles de compétitivité sont un endroit très important où des industriels et des universitaires s'associent pour mener des projets de grande ampleur", constate-t-il, enthousiaste, tout en notant que "les PME et les PMI ne sont pas encore assez impliquées". Il regrette que l'on "n'embauche que des ingénieurs et très peu de chercheurs". Car à ses yeux experts, la recherche est la clef de l'avenir. Pas la recherche à court terme, "cette recherche programmée où l'on connaît le résultat avant de démarrer les travaux", mais "la recherche fondamentale, celle qui prend des risques mais qui est extrêmement payante lorsqu'on réussit". "La passion qui me guide fait que je ne compte pas mes heures", avoue-t-il. Marié, deux enfants, il retourne quinze jours chaque année à Aman, lieu de convergence de "sa famille éclatée".

benoit.delmas@nouveleconomiste.fr